

désordre contraire au but primitif de la création, si ce n'est une sorte de désobéissance à la mission que l'homme avait reçue? Chemin faisant, Stahl cite la croyance, à laquelle il se rattache, de la faute originelle, comme explication suffisante : ailleurs il va plus loin en donnant toute tendance comme la source de tous les troubles.

Peut-être cette expression des idées de Stahl et de leurs conséquences ultimes semblera-t-elle avoir quelque étrangeté. Cela tient à ce que peu de critiques ont cherché véritablement quel lien unissait la médecine animique et les théories de l'aliénation.

Cela tient peut-être encore à ce que nous avons dégagé ces principes des applications auxquelles l'illustre auteur les rattache toujours, pour en démontrer la réalité expérimentale.

Il n'en est pas moins vrai que Stahl a eu le singulier mérite de donner à la philosophie appliquée sa méthode, d'en bâtir les fondements, et de poser les premières pierres de l'édifice scientifique dont il avait pour ainsi dire deviné le plan.

On pourra se convaincre de la haute influence qu'auront ces grandes conceptions à mesure que nous avancerons dans l'étude des écoles d'aliénistes qui se rattachent au même point de vue.

Stahl avait été forcé par la nature des choses d'arriver à la moralité, énoncée plus ou moins expressément, à la moralité indépendante des réactions extérieures plus ou moins accidentelles, comme principe de l'ordre dans la vie du corps et de l'entendement, et d'autre part à l'immoralité, comme cause unique de toute perturbation.

L'école psychologique allemande étendit cette loi davantage et en fit le principe du traitement de la folie. C'est ce point de départ, dont nous rapportons en grande partie l'honneur à Stahl, qui constitue pour nous le caractère de l'école par laquelle nous avons cru devoir commencer la série de ces Mémoires.

Il était naturel alors de choisir, pour le placer en tête, l'écrivain dont on pourrait dire qu'il a donné la formule transcendante de tout le système.

Heinroth, que la mort vient d'enlever au monde savant, avait

eu cette hardiesse, qui n'appartient qu'aux esprits supérieurs, de pousser ses croyances jusqu'au dernier terme où pouvait les mener la logique.

Penseur profond, chercheur érudit, il était homme à faire toutes les concessions de détail sans jamais en accepter aucune dans les principes.

Sa doctrine, citée bien des fois, l'a été trop souvent avec une sorte de raillerie facile d'ailleurs à déverser sur les systèmes sérieux et tellement pressés que ce n'est qu'avec effort qu'on en peut suivre la trame.

Sans accepter, bien s'en faut, toutes les idées d'Heinroth, nous les trouvons assez souvent vraies pour qu'elles soient toujours respectables. Aussi, en exposant avec conscience l'ensemble de sa théorie, nous croyons non seulement rendre quelques services à l'étude de l'aliénation, mais relever la mémoire d'un homme qu'on a plus souvent critiqué chez nous qu'on ne l'a lu.

Heinroth était né à Leipsig en 1773. Il est mort dans la même ville en octobre 1843.

Sa biographie, comme celle de la plupart des penseurs allemands, présente peu d'incidents remarquables. Attaché en qualité de médecin à un grand hôpital d'aliénés, il fut dans sa pratique ce qu'il était dans ses théories : hardi, consciencieux et sévère.

Il faudrait, pour tirer d'une biographie tout ce qu'elle renferme d'utile, pouvoir suivre cet esprit éminent dans son existence intime, assister en quelque sorte aux détails du traitement; voir, en un mot, comment le médecin et le philosophe avaient réagi l'un sur l'autre: on arriverait ainsi à juger par les faits la valeur pratique des idées générales, et à présenter, au lieu d'une appréciation toujours vague, des démonstrations inattaquables.

Malheureusement nous n'avons pu entrer dans cet ordre de considérations. Les renseignements fournis par les compatriotes d'Heinroth sont empreints d'une telle partialité qu'on ne saurait s'en remettre à leur exactitude; en outre, l'école fondée par ce

Pour nous, l'originalité de la doctrine d'Heinroth est toute dans la méthode qu'il créa de la sorte; et quelque grave objection qu'on ait eu droit de faire à ses opinions métaphysiques, il n'en garde pas moins le singulier mérite d'avoir ouvert une route qu'ont parcourue depuis la plupart des médecins-philosophes de l'Allemagne.

De ce point de départ exclusivement philosophique, il résulte que les éléments de sa théorie sont empruntés à un ordre de pensées auquel les médecins d'aliénés n'ont pas coutume de puiser les principes qui les dirigent.

De là vient aussi l'obscurité apparente que lui ont reprochée tous ceux qui voulaient isoler la partie purement médicale, et la juger en elle-même indépendamment de ses antécédents logiques. Vouloir apprécier Heinroth en dehors de ces préliminaires, c'est renoncer à toute critique légitime et motivée; nous dirons plus, c'est renoncer à l'intelligence du système.

Persuadé qu'il est impossible de transformer ainsi en simples détails pratiques des conseils généraux qui embrassent une large direction, nous avons accepté dans toute leur étendue les limites que le savant aliéniste s'était posées.

L'homme vit, dit Heinroth, en tant qu'homme, par la raison.

Mais si la raison est le dernier terme et le but supérieur de l'activité humaine, l'intelligence doit parcourir bien des degrés avant d'atteindre ce dernier échelon.

Qu'on examine, en effet, l'homme dans les phases de son développement, on verra par quelle progression l'entendement semble monter vers son but en se dégageant de plus en plus de ce qui pouvait l'en détourner.

Au premier degré, l'enfant n'a qu'une existence objective. Il est *tout sens*, comme dit Heinroth; son but, c'est la jouissance; son Dieu, c'est le hasard.

Au deuxième degré, l'individualité, perdue jusque-là dans le monde extérieur, se replie sur elle-même; le moi se dessine en opposition avec les phénomènes qui se passent hors de lui. L'homme, à la fois corps et âme, unité irrésoluble, qui se ren-

ferme sous la seule notion du moi, n'isole l'âme du corps que comme deux faces opposées du même objet, comme deux apparences, l'une interne, l'autre externe. « C'est un arbre dont les racines sont cachées dans la terre et dont le sommet est dans les cieux. »

L'âme, à la fois être sensible, connaissant, volontaire, se produisant sous cette triple forme, tend à absorber dans son activité propre tout ce qui n'est pas elle.

A ce deuxième degré, que ne dépassent jamais la plupart des hommes, la vie entière est remplie par des luttes ou des relations amies entre le moi et le non-moi. Il n'y a rien de plus pour l'homme que lui et le monde.

Mais, au-dessus de ces intermédiaires incomplets, jetés entre le point du départ et celui de l'arrivée, s'élève le dernier terme du perfectionnement humain.

L'opposition ne se manifeste plus entre le moi et le non-moi, mais dans le moi lui-même apparaît un élément d'antagonisme jusqu'alors inconnu.

« Un cri de réprobation s'est fait entendre; c'est la conscience (*das Gewissen*) qui vient prendre sa place et commander. »

Cependant, si on la considère comme une simple forme du développement du moi, la conscience n'est encore que le germe d'une action supérieure qui, de même que l'idée platonicienne, descend d'une origine plus élevée.

Elle est dans le moi « comme une *étrangère* à la recherche de quelque chose qui devrait être en nous, mais n'y est pas. » C'est un guide infatigable qui nous conduit toujours et nous rappelle, au besoin, dans la route que nous devons suivre pour arriver à notre but. Tant que nous nous laissons mener par elle, une merveilleuse harmonie s'établit entre nous et le monde extérieur; il y a unité dans la vie de l'homme, parce qu'il y a conformité avec sa mission.

Où règne la conscience, il n'y a plus de guerre; c'est le repos de la conquête, et la raison vient trôner sur les débris du moi et du non-moi, que la foi dans la conscience a dominés. Tant

qu'il fallait combattre contre lui-même ou au dehors, l'homme était incapable de s'élever à la connaissance suprême. A présent qu'il est libre, tout s'agrandit : l'entendement monte solennellement vers Dieu, et cette raison pure, dégagée d'entraves, n'est encore que la conscience se révélant dans sa plénitude.

A cette lumière soudaine, l'homme aperçoit le but final auquel il aspirait dans les vagues angoisses de son premier développement; la vie matérielle transitoire ne lui suffit pas : il a entrevu la vie pieuse, *la vie dans l'amour, la vie en Dieu.*

Telles sont les lois du progrès dans l'âme humaine, lois nécessaires, mais auxquelles l'homme peut se soustraire en vertu de sa liberté.

Ainsi vivons-nous sollicités par des forces diverses, suivant que nous choisissons l'inspiration divine ou les attachements terrestres, « car l'homme est placé dans ce monde sur le piédestal de l'attente. »

En résumé, l'individu suit, dans son développement, des phases successives, ou plutôt, pour parler le langage de Leibnitz, c'est une *évolution* de sa nature tout entière. Si l'on se contente, observateur attentif, de noter la façon dont cette évolution s'opère, on arrive à la psychologie, simple récit sans commentaire et sans interprétation. Si l'on veut, au contraire, pénétrer au delà, si, non content d'enregistrer le fait, on en cherche la cause et la loi première, on devient philosophe et l'on cesse d'être psychologue.

C'est ce que Heinroth fait franchement et sans restrictions; il ne lui suffit pas que l'intelligence humaine suive telle ou telle marche, qu'elle débute par les sens ou par la raison; il prétend expliquer pourquoi l'un a précédé l'autre. Il est conduit ainsi, par cette recherche continue et profonde, à découvrir au dernier terme de la science la moralité supérieure, comme principe des actes de l'homme qui vit en harmonie avec sa fin dernière : le bien.

Plus l'homme approche du bien, plus il entre dans l'essence de son être; plus il s'en éloigne, au contraire, plus il s'écarte

des conditions de son existence sur la terre et dans l'avenir. Si, séduit par les apparences, il croit suivre sa direction, se conformer à sa destinée en prenant tout autre chose que le bien comme mesure de ses perfections, il s'égaré infailliblement.

Qu'il s'adresse au plaisir ou qu'il s'adresse à la raison, il sera toujours hors du vrai.

Le plaisir, en effet, n'est que la concordance de toutes les parties agissant simultanément en vue du bien.

La raison, c'est encore le bien; c'est la conscience morale remontant jusqu'à Dieu, sa source.

Toute loi est donc subordonnée à la loi morale. La moralité doit être le but de tous nos efforts; elle est en même temps la mesure de notre amélioration. Plus nous vivons détachés de tout le reste, libres du monde, des sens, de notre individualité elle-même, pour tendre à nous abstraire dans cet attribut divin, plus nous sommes près de la perfection.

On comprend par ce rapide exposé pourquoi lorsque, dans les prolégomènes de ces études historiques, nous recherchions les origines de l'école psychique allemande, nous avons surtout insisté sur l'influence qu'exercèrent les doctrines morales et celles des légistes. L'entendement, en effet, est subordonné à la conscience; l'homme intelligent n'est que l'homme de bien, *vir bonus*; la moralité est la loi normale de l'activité humaine.

Après avoir vu comment le métaphysicien avait compris l'ensemble de la vie humaine, voyons quel profit le médecin va retirer de ces théorèmes philosophiques.

En effet, il s'agit avant tout d'une théorie de l'aliénation. A quelques considérations qu'elle emprunte ses origines, elle devient acceptable du moment qu'elle est vraie dans ses applications à la maladie : le seul critérium de ces propositions est dans la légitimité de leur pratique. Si Heinroth avait tenté seulement d'élever un de ces édifices philosophiques qui demeurent éternellement en dehors des réalités de la vie, nous devons le reconnaître pour être juste, il aurait peu ajouté aux acquisitions de la science; presque toutes ces choses ont été pensées et dites;

maître habile se tient toujours à une trop grande hauteur pour qu'on puisse lui demander des détails d'application minutieuse.

Un fait cependant que nous ne pouvons passer sous silence, c'est le séjour d'Heinroth en France, où il avait suivi les savantes leçons de Pinel et d'Esquirol. Quoique les éléments de ses doctrines, et surtout le point de vue auquel il se place, soient bien loin des habitudes scientifiques de notre pays, il n'en avait pas moins ressenti vivement l'influence de nos principes. Lui-même il y revient souvent dans ses ouvrages, et à propos de la thérapeutique morale, il insiste vivement sur les mérites particuliers de ce qu'il appelle l'esprit français, sur ses ressources ingénieuses, dont il avait eu tant d'exemples.

« Les opinions, dit-il quelque part en cherchant à caractériser chaque école, les opinions sont plus ou moins mélangées d'erreurs et de vérités suivant le caractère national. — L'Italien aime l'antiquité, le Français la nouveauté, l'Anglais les idées positives et durables, l'Allemand aime tout : aussi les Italiens sont restés stationnaires, les Français ont fait un pas, les Anglais maintiennent leur position, les Allemands cherchent la leur. »

Les principaux ouvrages d'Heinroth, en exceptant ses travaux sur les œuvres de Georget, de Burrows et d'Esquirol, sont :

- 1807. Principes qui doivent diriger dans l'étude de l'organisme humain.
- 1810. Considérations sur l'étude des maladies en général.
- 1818. Étude des troubles de l'âme et de leur traitement.
- 1822. Traité d'anthropologie (2 vol.).
- 1823. Traité de l'étude de la santé de l'âme (2 vol.).
- 1824. De la vérité.
- 1825. Conseils aux médecins psychiques sur le traitement des maladies mentales.
- 1826. Système pour l'étude de la médecine psycho-légale.
- 1827. De la psychologie comme devant amener à la connaissance de soi.
- 1828. Des défauts de l'éducation et des conséquences qui en résultent.
- 1829. Recherches sur l'histoire, la philosophie et la foi.
- 1830. Histoire et critique du mysticisme chez tous les peuples connus et dans tous les temps.
- 1833. Bases de la psychologie appliquée à la criminalité.
- 1834. Du mensonge.
- 1834. De la conduite à tenir dans le début des maladies mentales.
- 1839. Étude de la véritable destinée de l'humanité.

Heinroth s'est, en outre, fait une réputation comme littérateur et comme poète : son livre de philosophie humoriste, intitulé *Treumund Wellentreter*, jouit en Allemagne d'une vogue populaire.

Toutefois l'œuvre la plus importante au point de vue de l'aliénation mentale, celle qu'on peut considérer comme résumant le système, c'est bien évidemment le *Traité des troubles de l'âme*.

Nous nous y attacherons de préférence dans le cours de cet exposé.

La plupart des médecins qui, dans notre pays, ont appelé la philosophie au secours de la médecine des aliénés, se sont placés au même point de vue. Il leur fallait plutôt une nomenclature des facultés normales de l'entendement qu'une systématisation complète et fortement coordonnée : aussi chacun accepta presque sans examen la psychologie qui lui était transmise par les hommes spéciaux. Pinel, on le sait, avait pour la métaphysique aussi peu de sympathie que Locke et Condillac, et de nos jours encore, à propos d'Heinroth lui-même, on a fortement protesté contre la philosophie nébuleuse et inintelligible de l'Allemagne.

Les doctrines sur la folie devinrent ainsi le reflet des opinions ou des tendances psychologiques contemporaines, sans qu'il y eût là autre chose qu'un emprunt fait pour le moment à des notions accessoires.

Le système d'Heinroth est en opposition complète avec une telle manière de voir. La raison en est facile à saisir : tandis que presque tous les médecins avaient appelé les enseignements philosophiques au service de la médecine toute faite, Heinroth prétendit constituer la médecine en vertu des principes de sa philosophie.

Si on se représente à quelles conséquences il fut conduit par ce renversement des idées reçues, on s'expliquera sans peine et l'accueil peu favorable que firent à ses ouvrages la France et l'Angleterre, et l'extrême importance qu'il attache à l'exposition de ses croyances philosophiques.